Sébastien DROUIN, Théologie ou libertinage? L'exégèse allégorique à l'âge des Lumières

Paris, Honoré Champion, 2010, 427 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22602>

DOI : 10.4000/assr.22602

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 9-242

ISBN : 9782713223013

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Sébastien DROUIN, Théologie ou libertinage? L'exégèse allégorique à l'âge des Lumières », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 152 | octobre-décembre 2010, document 152-44, mis en ligne le 12 mai 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22602> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.22602>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Sébastien DROUIN, Théologie ou libertinage? L'exégèse allégorique à l'âge des Lumières

Paris, Honoré Champion, 2010, 427 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Sébastien DROUIN, *Théologie ou libertinage? L'exégèse allégorique à l'âge des Lumières*
Paris, Honoré Champion, 2010, 427 p.

- 1 D'emblée, l'on conviendra avec Sébastien Drouin, que les Lumières sont une «construction a posteriori», et que tout ce qui annonce la grande métamorphose de la pensée philosophique au XVIII^e relève du même constat. Ainsi pourrait-on opposer, mais comme en un miroir, et donc indissociablement convoqués, les dévots bornés aux philosophes éclairés, les théologiens érudits aux libertins «rationaux». S'en tenir à cette distinction trop forcée pour être crédible, n'autoriserait guère qu'une histoire lapidaire des idées et des conflits culturels et religieux, quand c'est de leur entremêlement et de leur métissage parfois, souvent de leurs issues insoupçonnées, que peuvent apparaître de nouvelles configurations de sens. C'est en se disposant au cœur de ces conflits d'interprétation que l'auteur définit l'une des «origines» les plus méconnues, ou les moins valorisées, des Lumières, en leur radicalité athéologique, en même temps que leur héritage inscrit à même les débats théologiques du siècle précédent. Le «libertinage» – et sans doute S.Drouin aurait-il pu choisir de dire continûment, pour éviter tout contresens, ou toute ambiguïté, «libre pensée» – n'a pas fait irruption au Siècle des Lumières comme une divine surprise. L'on connaît assez tout ce qui se décline en lui, qui était à l'œuvre dans la littérature libertine du XVII^e siècle. Autre chose, infiniment plus complexe, est de tenter de comprendre en quoi cette libre pensée ressortit aussi des débats internes aux théologiens catholiques ou

protestants – à quoi se consacre cet ouvrage érudit, passionné, qui vient ouvrir un chapitre nouveau au centre d'un champ épistémologique où foi, raison, croyance et science sont enserrées en un nœud gordien, qu'il appartient au siècle de l'Encyclopédie de trancher.

- 2 Pour saisir l'importance des controverses doctrinales dans le glissement de la dogmatique théologique à l'avènement d'une pensée libérée des conditions minimales de la foi, S. Drouin analyse ce qui apparaît en effet comme la raison nucléaire de celle-ci: l'assentiment à la démarche fondée sur l'allégorie, et son exégèse. L'allégorie, ou cette métaphore continuée, qui qualifie tout ce qui s'est constitué en Nouveau Testament, comme «accomplissement» de l'Ancienne Loi. Tout, en l'Ancien Testament, serait figure et prophétie, mystère et sens caché, dont la Loi nouvelle dirait le chiffre et la raison. Dès lors, la question se pose de la légitimité des commentaires, la justification des éclaircissements, la véridicité des déductions, bref, de la fonction de l'interprétation dans l'instance de la foi chrétienne, et de l'institution d'Églises qui s'en portent garantes. On voit les enjeux d'une telle mise au net. Les théologiens qui, des dernières décennies du XVII^e à l'aube des Lumières, s'interrogent sur la valeur d'une exégèse fondée sur le principe allégorique, font œuvre de clarification, mais bien plus encore: ils ouvrent la voie à une remise en cause radicale, – et d'autant plus redoutable qu'elle se déploie au cœur du dogme –, de celui-ci, exactement. Les Lumières s'approprièrent ce questionnement, et le pousseront en ses ultimes conséquences.
- 3 La thèse est assez corrosive pour que l'analyse de S. Drouin mérite que l'on y pénètre plus avant. Rien cependant n'est simple. L'allégorie repose sur le double sens du langage, et sa capacité à dire en sous-main autre chose qu'il n'énonce explicitement. Et cet «autre chose» peut être affecté de plusieurs significations. Aussi bien, tout discours interprétatif dessine aussitôt un monde de possibles, dont il peut arriver qu'il n'en puisse plus assumer la diversité, et les contradictions. «Donner un sens second à des entités abstraites ou non», vaut raison allégorique. Et l'on sait le XVII^e âge d'or de la symbolique, de la fable, des figures, et de l'emblématique. Les Lumières, d'ailleurs, ne rompent pas radicalement avec cette pente de la pensée et de la rhétorique, dont la critique des fables, remarque l'auteur, «emprunte à l'allégorisme le plus foisonnant autant qu'à l'interprétation rationaliste». Mais tel indice de «rationalité» est déjà présent dans la critique interne à la théologie elle-même. Le siècle faisait pourtant obstacle puissant à toute entreprise de ce que l'on pourrait appeler le désenchantement du Texte. Dans les fables anciennes se livraient les symboles d'une explication du monde. Allons plus loin, et au point le plus critique de l'argumentaire: derrière la lettre, savoir «déceler l'esprit». Dans l'ancienne Loi, savoir «trouver les figures de la venue du Christ», à quoi se livrent les Pères de l'Église, et qui constitue le capital le plus précieux de leur œuvre. Il n'est alors, de ce point de vue, de lecture de la Bible que sur le mode allégorique. Mode dédoublé, et qui pose aussitôt question: il est en toute allégorie une dimension rhétorique (*in verbis*, affaire de mots) et spirituelle (*in factis*, affaire de «choses», entendues en leur sens spirituel). Dès lors, l'Ancien Testament est un «puits de signifiante et de similitude». Signifiante, en ce qu'il puise en lui-même sa raison – similitude, en ce qu'il annonce, par ses prophéties, la venue du Messie. Sur cette question, protestants et catholiques, pour l'essentiel, convergent: l'Ancienne Loi est pour Pascal un «chiffre» dont les chrétiens doivent révéler le sens caché. Les réformés, de leur côté, ne nient pas «la valeur apologétique de l'allégorisme». Mais quand l'Église Romaine appelle à respecter la Tradition exégétique des Pères, Luther oppose la

suffisance de l'Écriture seule. En fin de siècle, Jaquelot, calviniste, notera les effets pervers de la typologie, ce marqueur d'allégorie prophétique, qui peut faire dégénérer l'interprétation du Texte «en jeu d'esprit et en traits d'imagination qui ne servent qu'à donner prise aux Libertins». On verra que, écrivant cela, il concourait à ouvrir la voie... à la libre pensée. En effet, récuser le caractère systématiquement annonciateur, et donc «mystique», de l'Ancien Testament, revenait à déposséder le Nouveau, et donc le christianisme, de sa qualité d'incarnation et de révélation de la Parole donnée aux juifs. Entre ces deux positions, qui apparaîtront de plus en plus incompatibles, Érasme proposera une voie médiane: sans doute «l'obscurité» de l'Écriture est-elle «à déchiffrer selon l'art oratoire», c'est-à-dire comme ressortissant de l'ordre du langage et de la diversité de ses strates signifiantes – mais il se pourrait qu'elle soit «voulue par Dieu», afin de rappeler à l'homme son infinie humilité. Se voiler est ainsi pour Dieu s'affirmer en toute clarté. Ainsi en va-t-il des Proverbes, dont l'interprétation toujours incertaine, signe la finitude de l'homme, sa déchéance.

- 4 La thèse sera reprise par Bossuet: le «clair-obscur» est essentiel à la foi chrétienne. L'obscurité du texte est la garantie de la Présence christique. Ainsi en va-t-il de l'Ancien Testament, où se lit et se dit l'omniprésence du Christ, dont les Patriarches sont les préfigurations. Les topiques de sang et de mort sont annonciatrices du sang et de la mort du Christ, etc. Les jésuites, attentifs à l'idée d'un Dieu «concepteur d'énigmes à l'usage de ses créatures», posent cependant le problème de l'allégorie, et de sa fonction prédictive, comme relevant de la question du langage, cette «matière divine digne d'être célébrée», assurément, – mais qui ressortit aussi, ou par là-même, de la sphère des «actes langagiers des hommes». L'allégorie ne serait-elle alors qu'artifice oratoire? Question redoutable, et qui bouleverse le champ herméneutique fondé sur la thématique de l'accomplissement, dans la Nouvelle Loi, des prophéties énoncées dans l'Ancienne. Rejetant le dogme de la Trinité et de la divinité de Jésus, Grotius, accusé de socinianisme, hérésie suprême qui hante la théologie depuis les premières décennies du XVII^e siècle, s'inscrit au plus profond de la contestation anti-allégorique et au centre de la dispute sur les prophéties de la Bible hébraïque. Non, dit-il, les prophéties ne sont pas «univoques», et leur sens christique est le plus «discutable». C'est désengager radicalement le christianisme de ses «origines» paléotestamentaires. C'est, à prendre sa pensée en toute sa force, dire que les évangélistes ont usé de «fantaisies rhétoriques» pour asseoir la divinité du Christ dans l'annonce messianique faite au peuple juif, quand les prophéties de l'Ancien Testament s'accomplissaient «dans des événements et les personnages de l'ancienne Loi». Jean Le Clerc, réformé, artisan d'une théologie rationnelle fondée sur l'érudition historique, reprend l'ensemble de ces propositions, et récuse tout sens figuratif et toute univocité aux prophéties: elles ne sollicitent ni sens allégorique, ni signification «typique», ni *a priorisme* – mais sont ce que l'on nommerait aujourd'hui des «actes de langage» en eux-mêmes résolutoires. Actes de langage comme «expérience», au sens de Locke, effectués, selon les termes de M.-C. Pitassi «dans l'ignorance déclarée du monde non-phénoménal».
- 5 Dans cette brèche ainsi ouverte au cœur de la théologie chrétienne, le protestant rencontre le papiste. Richard Simon, oratorien, ne met pas seulement en cause, pour des raisons «linguistiques», l'attribution à Moïse du Pentateuque. Il pose la prophétie comme tenant son sens de sa propre économie discursive, et non d'une fonction annonciatrice. Le sens littéral est le «véritable sens de la parole divine». Contre les «délires interprétatifs», contre les commentaires allégoriques «source de mystagogies», il soutient que l'Ancien Testament ne contient pas de «types», c'est-à-dire de signes

cachés que la Loi nouvelle accomplirait. C'est après coup, résume S.Drouin, «que les évangélistes lui ont donné cet aspect mystique et allégorique». Isaac Berruyer, jésuite, trop longtemps méconnu, retourne la prophétie sur son temps propre – ainsi de celle de Jacob, qui «s'accomplit d'abord au temps des Hébreux». Prophétie de double sens, actuel et à venir, parlant «bien entendu du Christ», mais aussi du peuple juif en son attente même. Il est clair que l'hétérodoxie de Grotius trouve ici l'une de ses expressions les plus audacieuses. Pierre-D. Huet ne s'y trompe pas, qui accuse le socinien de «priver les chrétiens de leur Messie, et refuser même au Christ son asile le plus sûr, l'accomplissement littéral des prophéties». Et Bossuet, contre Grotius et contre Simon, veut «arracher l'exégèse de l'emprise de la critique». Car privilégier, dans l'analyse des allégories, le double sens littéral, disant l'accomplissement des prophéties tant sous l'ancienne Loi que sous la nouvelle, est source d'incrédulité. Les types, ces figures annonciatrices du Christ et de sa venue salvatrice, sont fondés sur des «citations millénaires», que les Pères de l'Église ont longuement commentées et formalisées en un système d'explication qui vaut référence capitale. Mettre en doute l'autorité des Pères est saper les fondements de la foi, et des dogmes qui l'avèrent.

- 6 Ainsi, note S.Drouin, dans la querelle des Anciens et des Modernes, les enjeux théologiques sont inséparables des enjeux plus largement culturels, tels que Bayle, par exemple, les met en perspective en son *Dictionnaire* – et, plus encore peut-être en sont-ils l'un des vecteurs les plus essentiels. Le débat, en effet, oppose les partisans de la «pureté de l'Antiquité chrétienne et de son unicité», et les «contempteurs de la patristique», qui habitent, et habilitent, un espace de «modernité». Les Pères, affirme Simon, «ont délivré davantage de préjugés que de vérités», en leurs «folles spéculations». Bayle, Le Clerc, Basnage, s'interrogent sur la «pureté doctrinale» de leurs écrits. Si peu inspirés, et moins encore saints, ces Pères chez qui l'on peut noter des «traces de paganisme», ce «reste de l'infirmité humaine». Les traductions nouvelles de la Bible, au demeurant, discréditent la lecture qu'ils firent du Texte sacré. Mais la question de l'exégèse allégorique resurgit au XVII^e lorsque, du plus profond du jansénisme de Port-Royal, jaillit le mouvement convulsionnaire. La convulsion, «figure» des malheurs de l'Église, en son corps social qui se fait corps physique, en tous ses états. Duguet, Étemare, noms précieux dans la geste figuriste, qui établit un «parallélisme étroit entre les événements décrits ou annoncés dans la Bible et ceux du temps présent». Ainsi du prochain «retour» des juifs, et de la venue d'Élie sur Terre, etc. Chaque acte d'aujourd'hui est réalisation d'une figure d'hier, ainsi dépossédée de sa valeur propre, au profit d'une valeur déportée. Quand Grotius traitait du sens des prophéties comme «torsion arbitraire intervenant des siècles après» leur formulation, Duguet minimise le sens historique pour «magnifier le sens spirituel».
- 7 Voici le temps venu des contre-figuristes, qui vont poser la question de l'allégorie en en déplaçant les lignes de force. Que nous pouvons sans doute entendre aujourd'hui en toute lumière. Fourmont, savant orientaliste, ne dit pas seulement que l'allégorisme «permet à l'imagination de supplanter la science». Mais, ainsi que le rappelle S.Drouin, contre le sens figuratif, il propose «une poétique anti-allégorique», qui restitue à la prophétie son efficacité comme acte de langage performatif posé en son temps propre, en même temps qu'elle affecte du même coefficient de «véridicité» ce qui, sous le couvert d'une fonction purement d'accomplissement, ou de révélation, œuvre à sa poétique exacte. Si «aucune promesse ne s'accomplit dans les textes du Nouveau Testament», c'est qu'en effet ces textes s'écrivent au présent, comme toute parole immédiatement de vertu poétique. Ainsi doit-on, selon l'abbé Léonard, et l'analyse

qu'en suggère S. Drouin, «déconstruire la chaîne des analogies figuristes», pour retrouver, derrière les choses dites, la saveur des mots, qui est l'autre nom de leur vérité. Et de leur unicité. Cela vaut pour les prophéties de l'Ancienne Loi, comme des figures de la loi nouvelle. Résolument «modernes», les anti-figuristes participent de ces «Lumières religieuses» ainsi qualifiées par C. Maire. Le figurisme, disent Bonnaire, Mignot, Boidot, «branche éclairée du jansénisme», doit être passé au crible de la raison critique, afin que par la «figure» se dise un événement réel, «enraciné, précise S. Drouin, dans un devenir terrestre tout en étant porteuse de promesses». Mais cette «promesse» est moins attestation d'un horizon de temps, fût-il «métaphorique», qu'énoncé d'un temps actuel et dramatiquement vécu. La lecture allégorique de la Bible, remarque l'auteur, est caractéristique des «minorités opprimées». Les convulsionnaires furent cette minorité. Et les «fanatiques» des Cévennes. Les uns et les autres, et ces derniers autant que les réseaux jansénistes en spasmes, ne proférèrent tant de malheurs à venir, et de rage de Dieu, de sa colère contre son peuple et ses confesseurs, que parce que tels malheurs étaient déjà de leur histoire propre, et cette colère la leur, radicale, et sur eux-mêmes retournée. Voilà, me semble-t-il, le prix qu'un énoncé doit payer pour accéder à prophétie: être témoignage au présent d'un désastre du présent même. Il n'est plus alors d'interprétation allégorique qui ne soit, du même coup de parole, coïncidence exacte de la chose vécue et du mot qui la signe. L'allégorie se déploie en poétique.

- 8 Grammairien et oratorien, Du Marsais, au XVIII^e siècle, n'hésite pas à dénoncer les écrits des Pères de l'Église comme emplis d'erreurs. Critique historique et critique de la religion entrent en résonance. La Tradition apologétique est «fondamentalement arbitraire» – et d'Holbach, Voltaire, Diderot, après Bayle et les théologiens anti-figuristes, peuvent définir les voies nouvelles de l'examen rigoureux des textes. La Réforme elle-même retrouvait sans doute en cet impératif d'examen, au moins en ses marges les plus novatrices, quelque raison initiale. Mais c'est en l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres que se forge aussi cette arme redoutable, dont témoignent les théologiens philosophes, que S. Drouin convoque. L'abbé Banier, «promoteur de l'evhémerisme, cette doctrine qui, sous les anciens dieux, révèle les héros, hommes prestigieux, mais hommes avant tout, l'applique aux saints chrétiens, démystifiant leur culte. Fréret, l'abbé Anselme, dans leur critique du paganisme, portent le fer au vif du christianisme, porteur des mêmes impostures et crédulités. Boulanger dissout l'eschatologie chrétienne dans l'histoire des mythologies païennes. Au début du siècle, Jacques Souverain, théologien socinien, en son *Platonisme dévoilé*, avait versé l'ensemble de la théologie rationnelle au compte de la libre pensée: le dogme trinitaire allégorise la tripartition platonicienne Bonté/Sagesse/Puissance. Plus tard, R. Challe, A. Deslandes, diront la Trinité dérivée des théogonies païennes.
- 9 La République des Lettres se définit ainsi par la remise en cause généralisée de l'argument allégorique, et de sa forme la plus radicale, la prophétie. Critique de la nouvelle Loi comprise comme accomplissement de l'ancienne. Critique de l'exégèse allégorique, de ses extensions les plus incontrôlables, de ses purs artifices. Haine, résume S. Drouin, de la polysémie, contestation des mystères chrétiens, de la citation typique comme attestation d'authenticité, les grandes prophéties bibliques étant diction d'une tragédie au présent, qui, me semble-t-il, tiennent leur force et leur capacité d'embrasement de l'esprit, d'être témoignages d'un réel en sa cruauté seule. Sa lettre seule, en quoi se résorbe toute annonciation. Commentant les écrits de César du Marsais, de Jean de Buriny, les «dévoilements» du christianisme par d'Holbach,

S.Drouin, en vient à poser ce que je considère comme la question capitale posée par l'allégorie prophétique: «Se pourrait-il que la prophétie ait été écrite après l'événement qu'elle annonce?» L'examen critique des prophéties s'inscrit alors en une herméneutique inversant radicalement les catégories traditionnelles de l'exégèse. Le «futur» est de notre passé, l'horizon est de notre présent, et tant d'invocations à d'autres temps ne sont signes que de malheur, ou de désastre, ou de catastrophe, ici et maintenant advenus. Seule une libre pensée, seul un «libertinage» selon la terminologie privilégiée par l'auteur, pouvaient, en cette analyse du moment prophétique dans le Texte, le rendre à sa raison. L'allégorie se libère de son accomplissement, puisqu'elle en est la réalisation nue. Tout malheur que l'on prophétise, ou toute venue salvatrice, sont toujours paroles au seul présent. De là qu'ils fassent incidents critiques en leur histoire propre, et que cette critique soit leur raison même. C'est en cette prise de conscience, et de risque, que les Lumières peuvent, en cet ouvrage audacieux, désormais s'entendre.